

Elisabeth Horem

Shrapnels

En marge de Bagdad



camPoche

« Shrapnels. En marge de Bagdad »,
a paru en édition originale en 2005
chez Bernard Campiche Éditeur, à Orbe

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

« Shrapnels. En marge de Bagdad »,
cent quatre-vingtième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le dix-huitième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: Elisabeth Horem
Photogravure: Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-180-4
Tous droits réservés
© 2006 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

S EPT PASSAGERS solitaires attendent dans le hall presque vide d'un petit aéroport. Ils ne se connaissent pas et ne cherchent pas à faire connaissance : ils ont pris soin de laisser entre eux plusieurs sièges libres. Il n'y a pas grand monde dans ce hall, seulement quelques personnes là-bas, en train d'attendre un autre avion qui décollera un peu avant ou un peu après le leur – mais la destination est la même. Les regards s'évitent, glissant toujours sur l'autre, ou à côté de l'autre. Ils font semblant de ne regarder nulle part, mais ils guettent le retour de la jeune femme qui a vérifié tout à l'heure si leur nom était bien sur la liste et s'ils avaient payé leur vol. Dans le cas contraire il est encore temps de le faire, et aussi de s'acquitter des frais d'excédent de bagages (mais ce dernier point ne concernera qu'elle). Cinq hommes et deux femmes dans un hall d'aéroport presque vide. Les hommes sont renfrognés, importants, ils ont un ordinateur et de grosses serviettes. Ils ont peu de bagages, ils repartiront le lendemain ou le surlendemain. L'autre femme est jeune, elle s'isole du reste du monde, ses écouteurs sur les oreilles, elle semble plutôt contente. Peut-être va-t-elle rejoindre, elle

aussi, celui dont elle a été séparée quelque temps à cause des événements.

Derrière la baie vitrée, sur le tarmac, elle repère l'avion qu'ils doivent prendre. Il y en a quelques autres, portant le sigle d'une organisation humanitaire, et aussi des hélicoptères de l'armée. Au-dessus d'Amman flottent de gros nuages bas aux contours brumeux, les premiers de la saison.

Les sept passagers se sont répartis dans le petit bimoteur. Elle compte dix-huit places : neuf sièges de chaque côté de l'étroit couloir. Les bagages sont à l'arrière. Elle peut voir tous les gestes des deux pilotes. Il n'y a pas d'hôtesse, il n'y a même pas de toilettes dans cet avion. Derrière leurs sièges les pilotes ont déposé une glacière avec des bouteilles d'eau.

Les nuages se sont vite dissipés. Le désert est ponctué de taches sombres ou claires et de traces de maçonnerie qui font penser à des cicatrices. On voit aussi le tracé d'anciennes rivières rayé parfois de bandes de couleurs différentes : des champs cultivés dans les anciens méandres où doit subsister un peu d'humidité. Vus du ciel, on dirait des serpents annelés.

Elle s'étonne de voir à quel point ce désert porte partout la marque des hommes. Des installations militaires sans doute, ces alignements de constructions, comme des tombes dans un cimetière. Pour d'autres traces, elle hésite : que signifient ces figures géométriques, ces grands rectangles dessinés sur le sol, ou bien ces cercles de grandeur inégale, là-bas ? Et la nature aussi fabrique d'étranges œuvres qui,

vues d'avion, semblent obéir à une intention claire, si bien qu'il est parfois difficile de distinguer ce qui est dû aux hommes et ce qui est dû à sa magnifique indifférence. Des pistes font des rayures pâles dans la terre qui présente un aspect velouté, comme si elle était recouverte d'une couche de très fine poussière de brique. Elle trouve émouvantes ces traces venues de différents coins du désert et convergeant vers – vers quoi au juste ? Car vu d'avion ce n'est qu'un point un peu plus sombre d'où repartent en bouquet toutes ces pistes, on peut voir cela comme un nœud, comme un point d'étranglement, c'est peut-être un point d'eau depuis longtemps guetté sur l'horizon, une halte sur le chemin, après quoi on poursuit sa route qui n'en est pas une, il faudrait plutôt parler d'une direction qu'on s'est fixée dans ce désert qui semble infini mais dont les passagers d'un avion peuvent saisir les limites.

Ils survolent la route, rectiligne, bien visible, sur laquelle elle distingue de loin en loin de minuscules et rares véhicules qui se déplacent lentement, certains plus gros que les autres : des scarabées et des coccinelles.

Puis les zones cultivées deviennent plus nombreuses, le désert fait place à l'activité des hommes. Vu d'ici, c'est un pays fertile, prospère, rien n'y révèle aucune violence. À gauche de l'appareil grossissent de grandes taches sombres d'où sort un fleuve tortillé comme un cordon ombilical. Ils survolent bientôt des lacs à la surface granuleuse et couleur de métal. Des canaux s'allument dans le soleil au passage de l'avion, puis s'éteignent.

L'appareil garde son altitude jusqu'au-dessus de l'aéroport, il est encore à quinze mille pieds quand elle s'aperçoit que le train d'atterrissage est déjà sorti. L'avion commence à descendre en spirale. C'est d'abord une spirale assez large, la piste juste en dessous se met à tourner sur elle-même, puis la spirale se resserre et ceux qui n'aiment pas prendre l'avion se crispent sur l'accoudoir tandis que l'air est devenu plus épais, il a pris la consistance de l'eau, il résiste, c'est comme si on plongeait. La piste tourne plus vite, le bruit des moteurs est assourdissant, regarder ailleurs qu'au fond du hublot donnerait vite la nausée. Elle remarque un grand bassin couleur de jade et bordé de palais qui semblent flotter sur l'eau. L'aile de l'avion paraît verticale, visant la piste comme le cœur d'une cible, toute la ville tourne comme une pâte épaisse brassée dans une immense cuve où se mélangeraient l'ocre, le jade, le titane, la malachite. Au fur et à mesure qu'on descend on voit mieux les palais dont quelques-uns ont l'air inachevés. Ils lui rappellent certaines illustrations de ses livres d'enfant où il y avait des colonnades, des ziggourats, et où des astrologues en longue robe ornée de croissants de lune levaient leur barbe pointue vers un ciel criblé d'étoiles. Ces monuments construits naguère par un dictateur mégalomane donnent à ce qu'elle voit de la ville un caractère fantastique et démesuré dont elle se réjouit secrètement parce que, d'une certaine manière, il lui semble fidèle, malgré tout, à de vieux rêves nés de ce nom : Bagdad.

Tout à la fin quelques virages serrés, et on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression terrible que l'aile de l'avion, maintenant si proche de la piste, va se planter dans le sol, on sent la pression de l'air sur le visage – et puis rien : on vient de se poser doucement après un dernier virage. Sa bouteille d'eau est tout aplatie et fait *pschitt* quand elle l'ouvre.

À l'arrivée, des soldats montent dans l'avion et escortent les passagers sur le tarmac éblouissant puis dans l'ombre étouffante de hangars où sont entreposées des marchandises qui semblent avoir été oubliées là, un hangar puis un autre, ils courent presque, elle a du mal à les suivre. Elle présente son passeport où il y a un visa irakien obtenu aux premiers jours de la guerre. Tout cela n'a plus cours. Une soldate métisse examine le passeport puis le photocopie. On relève l'empreinte de son index et on la laisse franchir les barrières.

Cinq mois de séparation. Il est là, qui l'attend.

LA ROUTE de l'aéroport a mauvaise réputation. Elle est bordée en de nombreux endroits par une muraille faite de grandes dalles de béton dressées les unes à côté des autres, de ce béton qui prolifère ici et dans d'autres pays de la région, protection partiellement efficace contre *eux*, ceux qui le long des routes, et de celle-ci en particulier, lancent des grenades pour immobiliser les véhicules. Après quoi, *ils* attaquent. Barrages de contrôle, murailles de sacs de sable, blocs de béton en chicane qui vous mènent face à l'œil rond d'un canon de char. Grésillement de la radio. On roule à deux voitures, toujours, sur cette route. Elle voit des palmiers, des murs couleur de terre, elle a le sentiment d'avoir déjà vu tout cela, sans doute à cause des souvenirs qu'elle a d'autres pays où il y a aussi des palmiers et où le vent chaud soulève comme ici des nuages de poussière jaune. À moins que cette impression ne lui vienne des images qu'elle a vues de la guerre récente, reproduites dans tous les journaux, sur tous les écrans.

Elle reconnaît ou croit reconnaître des monuments déjà repérés depuis l'avion, ou d'autres qui révèlent la même démesure : la plus grande mosquée

du monde, chantier grandiose et interrompu; des sabres géants croisés que brandissent de colossales mains de bronze; des palais inachevés ou en partie effondrés; d'autres palais intacts devinés derrière des murs d'enceinte. Une ville immense, d'un style hybride, à la fois oriental et socialiste, et qu'elle ne connaîtra pas vraiment, elle le sait dès le début, parce qu'elle ne pourra sortir que très peu, jamais seule et jamais librement, condamnée à rester pour toujours en marge de cette ville.

LE CALME du soir est de temps en temps troué par des tirs. On entend des jeunes gens rire dans la rue, de l'autre côté du portail – dans cette rue pour elle inaccessible. Lui écoute, l'oreille tendue. Elle vient d'arriver, elle se demande ce qu'il écoute ainsi, elle pense qu'il s'agit des coups de feu. Mais ce n'est pas cela : ici, on ne prête plus guère attention aux coups de feu. Non, il s'agit d'un phénomène bien plus rare : des rires de jeunes gens qui se promènent après la tombée de la nuit. Il dit que c'est la première fois qu'il entend cela depuis qu'il est arrivé cinq mois plus tôt, au lendemain de la guerre.

LES TRACES de sa présence sont de plus en plus nombreuses. Des habitudes creusent leur lit, jour après jour. La première qu'elle prend est de nager tous les matins dans la piscine. Tout est calme mais on entend toujours des coups de feu sporadiques. Froissis de palmes dans le jardin voisin. Un arbre qui fait penser à un mimosa porte de grandes gousses sèches qui bruissent quand les oiseaux s'y querellent. Le jardinier a planté des fleurs dont il n'est pas content : pendant la guerre, il a dû négliger le jardin. Il n'a pas pu arroser régulièrement, et maintenant il se plaint de la pelouse clairsemée et des arbustes roussis. Elle, elle l'avait trouvé assez beau ce jardin, mais les artistes ne sont jamais contents. Il lui promet que dans un an, si elle est encore là, le jardin sera redevenu ce qu'il était, ou presque. Il en fera le plus beau jardin de Bagdad, avec la pelouse la plus verte, les arbustes les mieux taillés et des fleurs comme on n'en verra nulle part ailleurs.

Elle nage, s'appliquant à faire un certain nombre de longueurs pour se donner de l'exercice puisqu'elle ne peut aller nulle part. Elle s'y astreint quotidiennement, comme un prisonnier se force à

faire des mouvements de gymnastique pour maintenir son corps en état de fonctionner. Autour d'elle tout semble calme. Les graines murmurent dans les gousses. Les branches du palmier raclent le haut du mur. Elle entend un chapelet de coups de feu au loin.

Elle pourrait se croire parfaitement seule, mais c'est une illusion. Elle n'est jamais seule. Elle sait qu'un garde est monté sur le toit, sa kalachnikov à la main, et qu'il surveille les terrasses avoisinantes pendant qu'elle nage avec obstination.

ELLE EXPLORE la maison. Contiguë à leur chambre, il y a une grande pièce dont les rideaux sont toujours fermés et où il flotte une forte odeur de naphthaline. Un ventilateur tourne lentement au plafond, en permanence. Des placards et des armoires occupent trois des murs. Contre le quatrième on a poussé une table autour de laquelle les anciens maîtres de la maison pouvaient facilement réunir une vingtaine de convives et qui n'est plus entourée maintenant que d'un enchevêtrement de chaises dépareillées.

Elle a l'impression d'être indiscreète en ouvrant les placards, l'un après l'autre. Certains sont vides, d'autres remplis de cartons et de papiers d'emballage. Dans un tiroir elle trouve quelques menus objets oubliés par d'anciens locataires. Des radiateurs électriques se serrent les uns contre les autres dans un coin, comme un troupeau de moutons. Elle en compte dix-huit et en conclut qu'elle aura froid cet hiver.

Sur la table on a posé un grand lustre en cristal (décroché de quel plafond?) et leurs deux gilets pare-balles.

UN GRAND silence est tombé tout à coup, dont elle n'identifie pas tout de suite la nature, et ce silence a quelque chose de menaçant : le ronronnement de la vie normale s'est arrêté, que se passe-t-il ? Elle se surprend à attendre une déflagration, ou que la terre tremble, puis les ondulateurs lancent leurs quatre petites notes tristes et elle comprend qu'une fois de plus le courant vient d'être coupé. Cela peut durer une minute comme trois heures et se reproduire d'innombrables fois au cours de la journée. La chaleur, qui n'avait jamais vraiment cédé la place, revient aussitôt, elle n'était pas partie bien loin, elle s'était réfugiée dans les murs, attendant que les climatiseurs se taisent pour regagner le terrain, et ce n'est pas désagréable tout d'abord, parce qu'on avait presque froid avec cette climatisation. Mais peu à peu elle se sent accablée par elle ne sait quoi, un découragement qui la prend et sa propre odeur montant à ses narines.

Puis le bruit du générateur éclate, dehors, c'est comme un camion qui démarrerait sous la fenêtre. Une lampe oubliée se rallume, les climatiseurs se remettent en route dans un bruit de soufflerie. Elle est soulagée de sentir la fraîcheur chasser l'intruse, et

en même temps un peu choquée par ce bruit que fait la climatisation, un bruit d'atelier, d'usine, est-ce vraiment dans ce vacarme qu'ils vivent? Dehors, près du générateur, c'est encore pire, et c'est très pénible pour les gardes qui restent des heures dans la chaleur et le bruit infernal. De grandes taches sombres s'étendent sur le tissu de leur chemise.

L'électricité de la ville revient, capricieuse, imprévisible, le générateur s'endort un moment. Les gardes changent leur arme de côté et chassent les mouches de leur main libre, d'un geste las.

Elle s'écarte de la fenêtre, en se demandant si, à travers le rideau, ils ont vu qu'elle les regardait.

ELLE ESSAIE de voler quelques scènes de rue, derrière les vitres de la voiture, des vitres qu'on ne baisse jamais et qui ont presque cinq centimètres d'épaisseur. C'est le moment où la ville bascule dans la nuit, ils roulent sur un tronçon d'autoroute légèrement surélevé, son regard plonge dans les sillons de rues interminables dont le bout se perd dans une brume mauve où se mélangent la poussière et la nuit tombante. Les boutiques paraissent tristes sous la lumière blanche et parcimonieuse, ce sont de ces échoppes où l'on vend du Pepsi-Cola, des bonbons, des piles, du shampoing, des mouchoirs en papier. Il y a des étals de fruits sous des auvents de toile et partout des hommes, uniquement des hommes, on ne voit pas de femmes dans la rue. C'est qu'il court de terribles histoires de viols et d'enlèvements. Depuis la guerre les femmes vivent en recluses. Quelle est la part de la vérité, quelle est celle de la rumeur ? Les maisons et les palmiers sont couleur de terre. Ils passent près d'un immense entrepôt de voitures, les carrosseries luisent sous les néons, mais tout autour le quartier est plongé dans le noir. Puis à nouveau des rues éclairées et des hommes assis autour d'un feu où grillent des poissons, ou bien

debout, pensifs, un tuyau d'arrosage à la main, d'où tombe un maigre filet d'eau dont ils mouillent la portion de trottoir devant leur porte – et elle ne peut s'empêcher de se demander si cette ville est vraiment aussi dangereuse qu'on le dit.

ELLE N'EST jamais seule.

Il y a près d'elle Aram et Farida qui s'occupent du ménage et de la cuisine. Ils font les courses, remplacent les lampes qui grillent sans cesse à cause des caprices du courant, changent la bouteille de gaz, se chamaillent avec le jardinier, repassent les chemises, astiquent les chandeliers et font venir au moins une fois par semaine l'électricien qui se trouve être leur voisin.

Il y a des gardes qui protègent les bâtiments. Ils surveillent la rue et les maisons voisines. Ils ouvrent et referment le portail.

Il y en a d'autres, qui protègent les personnes (lui et elle). Avant de venir, elle les aurait appelés des gardes du corps, mais ce terme n'a pas cours ici. Elle a appris un nouveau mot pour désigner ces hommes de sécurité : CPO (*Close Protection Officers*¹). Désormais elle ne parlera plus que de CPO (prononcer *cipibo*).

¹ Agents de protection rapprochée.

ILS SONT invités ce soir dans une grande villa, des gardes aident les chauffeurs à manœuvrer pour garer les voitures à l'intérieur, puis ils referment le portail. Alors seulement on les autorise à descendre. Les fils de la maison, aidés des employés, s'activent déjà autour du feu, on retourne les brochettes, des étincelles orange s'échappent en dansant et meurent. On a installé des tables dans le jardin, près de la piscine, mais ils restent d'abord à l'intérieur, à boire du vin français. L'électricité est coupée sans arrêt, ce qui ne gêne pas le pianiste qui continue à jouer dans le noir.

Quelqu'un lui demande dans quel quartier elle habite, et elle ne sait que répondre. Elle vient d'arriver et n'a aucune idée de l'endroit où elle vit. Elle se tourne vers lui: «Au fait, où est-ce qu'on habite?» et cela fait rire tout le monde. Elle rit avec les autres, mais la pensée qu'elle ne connaît même pas le nom de son quartier la met mal à l'aise. Cette pensée-là, si l'on s'y arrête, a quelque chose d'effrayant.

C E MATIN elle sort de la maison, car elle doit se rendre à la CPA (*Coalition Provisional Authority*¹). CPA, CPO... Il est très rare qu'elle ait à faire au-dehors, dès le réveil elle s'en est sentie tout excitée et, du même coup, un peu pitoyable. Elle a rendez-vous pour recevoir son badge d'identité délivré par l'Autorité provisoire.

Le rendez-vous est fixé dans un ministère, des hommes de sécurité l'accompagnent, bien entendu. Il y a beaucoup de va-et-vient dans le hall d'entrée, les voix résonnent entre les murs nus, il règne dans ce ministère, installé dans un local visiblement provisoire lui aussi, une agitation bon enfant, joyeuse presque. On les invite à s'asseoir dans une petite pièce encombrée d'énormes fauteuils, le temps d'attendre l'heure de monter dans un bus avec d'autres étrangers pour aller au siège de la Coalition, dans l'ancien palais du dictateur. Un Humvee précède leur bus, un autre le suit, c'est une protection qui ne la rassure pas vraiment. Elle profite de ce très court trajet pour essayer de se faire une idée de cette ville dans la ville où elle entre pour la première fois, ce domaine naguère prési-

¹ Autorité provisoire de la Coalition.

dentiel et devenu le quartier général de la Coalition. Ce qu'on appelle la « zone verte ».

Ils passent près de palais dont beaucoup ont été éventrés par les bombardements. Il circule surtout des véhicules militaires. Partout des sacs de sable, des chars. Des palmiers poussiéreux. Au bord des rues, à l'ombre, des marchands proposent des boissons gazeuses, des disques et des serviettes éponge représentant une tête d'aigle farouche sur fond de bannière étoilée...

Dans le palais lui-même, ils ne sont pas admis à entrer. Elle en verra juste la masse imposante et les colossales têtes de bronze qui ornent le bord du toit. Les regarder met mal à l'aise, elles sont monstrueuses. Leur petit groupe est reçu dans un bâtiment préfabriqué, à l'extérieur de l'enceinte : on les photographie, on relève l'empreinte de leur index et on leur remet un petit rectangle de plastique avec leur nom et leur photo, agrémenté d'un ruban vert. Certains le mettent docilement autour de leur cou, elle fourre le sien dans sa poche. Personne n'a demandé à voir les documents qu'on avait pourtant exigés, ils se sont contentés de son passeport.

Aux murs sont accrochées des cartes postales venues d'un peu partout et des photos d'enfants découpées dans des magazines. Des petits Blancs, des petits Noirs, des petits Jaunes. Et sur l'espèce de comptoir le mot « Bienvenue » est écrit au feutre, de différentes couleurs et en une bonne douzaine de langues parmi lesquelles l'hébreu dont il est précisé entre parenthèses : « *Hebrew, jewish language* ». Tout cela lui semble passablement niais

mais s'accorde avec les visages très juvéniles de ceux qui se tiennent derrière le comptoir. Cela lui rappelle cette conversation surprise peu avant entre deux tout jeunes soldats américains, chacun décrivant à l'autre les plats que lui faisait sa mère, là-bas, à la maison. Des gens entrent, sortent. Tous portent autour du cou un ou plusieurs badges, chacun selon sa qualité et son droit d'accès à des zones plus ou moins proches du pouvoir, comme autant de cercles concentriques autour du noyau de l'Autorité. Le badge qu'elle a reçu est le plus infime de tous.

Puis on les fait remonter dans le bus et ils reprennent le chemin du ministère où il lui faut encore attendre pour d'autres formalités qui ne la concernent pas directement, elle. La « zone verte » ne l'intéresse plus, elle en a assez, elle a envie de rentrer maintenant. Heureusement qu'elle a emporté *Le Journal d'une femme de chambre*, et cela l'amuse beaucoup, cette idée de lire les polissonneries de Mirbeau dans un ministère irakien.

ILS ONT invité une soixantaine de personnes, pour qu'elle rencontre ses connaissances à lui, ses collègues et ses amis dont certains deviendront aussi les siens. Ils ont organisé un grand buffet, les familles ont été conviées et les enfants endimanchés sont aussi là, un peu timides, assis près de leurs parents sur les canapés. On boit des boissons gazeuses et sucrées, orange ou brunes, mais les étrangers choisissent tous du vin ou du champagne. Il fait très chaud dehors, c'est le début de son séjour, on est encore en été bien que les calendriers prétendent que c'est déjà le début de l'automne. Presque tous les invités se tiennent à l'intérieur mais quelques étrangers, qui décidément ne font rien comme tout le monde, sont assis sur le bord de la piscine. Les garçons entrent et sortent, et voici que l'un d'eux est accoudé à la table de la cuisine, un mouchoir pressé sur son front en sang : il s'est cogné à la porte-fenêtre que Farida a nettoyée avec trop de zèle et qu'on avait refermée à cause de la climatisation.

Quelques-uns des étrangers ont apporté leur maillot de bain. Une jeune femme se sèche au soleil, en bikini. Des femmes voilées rajustent le *bijab*¹ sur

¹ Voile islamique.

le front de leur petite fille. L'une d'elles, pour saluer les autres invités, a enfilé un gant noir. Elle le retire et le remet dans sa poche quand toutes les mains d'homme ont été serrées.

Au moment de passer à table, elle invite la femme au gant à ouvrir le buffet et elle lui indique discrètement lequel de ces plats est du coq au vin. Avant de s'en aller la femme l'embrasse comme une vieille amie et remet son gant pour dire au revoir aux hommes.

ELLE A pris de nouvelles habitudes mais beaucoup d'autres ont disparu de sa vie quotidienne. Par exemple: ouvrir ou fermer une porte d'entrée avec un trousseau de clefs qu'elle aurait sur elle, comme elle en a toujours eu partout ailleurs. La clef qu'on tourne dans la serrure puis qu'on fourre dans une poche ou dans un sac, ou bien qu'on accroche à un clou, près de l'entrée. Ce sont des gestes qu'elle ne fait plus jamais. Quand ils rentrent à la maison, ils descendent de la voiture et attendent. Un de leurs hommes ouvre la porte et fait le tour de toutes les pièces avant de les autoriser à entrer. Il referme la porte à clef derrière eux.

Le téléphone ne fonctionne pas. Personne ne les appelle jamais. (Ils appellent eux-mêmes, avec le téléphone par satellite.) Décrocher le combiné d'un téléphone est l'un de ces gestes qu'elle ne fait plus.

Et celui de sortir de l'argent d'un porte-monnaie pour régler un achat, elle ne le fait plus non plus. D'ailleurs elle n'a pas d'argent sur elle et n'entre de toute façon jamais seule dans une boutique pour acheter quoi que ce soit. Au début, par habitude, elle porte encore un sac à main où il n'y a que des mouchoirs en papier et la petite carte d'identité

délivrée par les autorités provisoires. Puis elle préfère les mettre dans sa poche et ranger dans une armoire le sac inutile.

SUR LE BORD de la piscine se posent et décollent régulièrement des libellules qui ressemblent à des hélicoptères. Il y a quelque chose de militaire dans leur allure, peut-être leur queue relevée, très droite, et leur grosse tête casquée de brun.

Leurs frères tournent sans arrêt au-dessus de la ville, à basse altitude et toujours par deux. Elle s'amuse à parier qu'elle les verra apparaître de tel côté ou de tel autre, et elle se trompe toujours. Jusqu'au moment où elle comprend qu'ils passent du côté opposé à celui où elle croit les entendre, trompée qu'elle est par l'écho que renvoient le mur de la maison et celui du jardin, derrière la piscine.

ILS SONT invités au *mazgouf*¹ hebdomadaire de Qassem. Ils partent à la nuit tombante, ils prennent une voie rapide qu'elle reconnaît, ce qui lui donne le sentiment d'être maintenant en terrain plus familier. Elle laisse son regard se perdre au bout de rues rectilignes, retrouve et ne retrouve pas ses premières impressions. C'est comme un film au ralenti qu'elle regarderait derrière l'écran des vitres blindées.

Le *Hiwar* (« le dialogue ») est à la fois une galerie et un restaurant pas comme les autres, plutôt un jardin où l'on peut dîner si l'on a réservé et commandé son repas. Qassem, peintre et galeriste, se fait aussi restaurateur.

Il surveille les poissons que le feu rend orange et translucides, et regardant rougeoyer les braises il parle en riant des flammes qui nous attendent en enfer. Il aime faire la fête, improviser du *saja*² sur des thèmes plutôt lestes. On le prend souvent pour un Indien, mais il est de la puissante tribu des Doulaym.

¹ Poisson grillé à la mode irakienne.

² Sorte de prose rimée.

Ce soir, parmi les convives se trouve un vieux monsieur allemand, un *Professor Doktor* qui jadis a soigné le roi Fayçal. Malgré son grand âge il revient maintenant en Irak pour faire une enquête sur les effets des bombes à l'uranium sur la santé des enfants. Elle le voit parler un moment devant une caméra de télévision. Il est très sérieux et se refuse à enlever sa veste comme l'ont fait tous les autres hommes présents. Pendant le dîner il voudrait bien qu'on parle de bombes à l'uranium, c'est toujours sur les bombes à l'uranium qu'il ramène la conversation, mais aujourd'hui on a assassiné un résident étranger et un attentat contre un poste de police a fait neuf morts et une vingtaine de blessés dont quatre sont dans un état grave, alors les gens ne veulent pas entendre parler de bombes à l'uranium, qu'on ne vienne pas leur gâcher la soirée avec des histoires de bombes à l'uranium, ils ne veulent pas regarder ses photos de gamins malades, il peut les ranger ses photos, ce soir ils veulent s'amuser, jouir de la bonne compagnie et de la musique que commence à jouer la *firqa*¹, ils veulent boire de l'arak et du vin, et renverser la tête pour regarder le ciel entre les palmiers.

¹ Ensemble musical arabe traditionnel.

PAR CRAINTE des attentats, l'accès de l'hôtel Rachid est interdit aux voitures. Il faut se garer sur un parking et faire cent ou deux cents mètres à pied, sensation presque oubliée pour elle qui n'a pas l'occasion de marcher ailleurs que dans son jardin, juste quelques pas entre la maison et la piscine. Mais là, ce soir, pour aller à l'hôtel Rachid où ils sont invités à dîner, il s'agit de marcher, vraiment, et elle savoure à sa juste valeur le plaisir d'allonger un pas après l'autre, comme pendant des vacances d'été, quand on marche le soir dans une ville où il fait chaud, sur une promenade bordée de palmiers. Et à l'intérieur de l'hôtel, quelle chance, les couloirs sont longs, et elle peut marcher, marcher encore, avec délectation.

D'abord ils vont au bar où deux garçons s'ennuient derrière leur comptoir. L'endroit est un peu funèbre, tout en marbre noir et climatisé. Ils restent debout pour boire de la bière allemande. Lui parle avec leurs hôtes, elle n'écoute pas vraiment, son regard est attiré par un grand écran plat où, sur une pelouse trop verte, courent des footballeurs rouges et bleus. Derrière la baie vitrée la nuit s'est faite, elle pense qu'il n'y a plus aucune lueur sur le fleuve et

que les soldats sont en alerte. Puis ils quittent le bar tandis que les footballeurs ont fait place à des hommes en costume. Ils suivent leurs hôtes le long de couloirs qui lui paraissent délicieusement interminables, et elle marche, marche.

La salle du restaurant est froide, impersonnelle, presque vide. Des fusils anciens incrustés de nacre et des faisans empaillés décorent les murs. Le thème de la chasse, donc. Les serveurs, pénétrés de l'importance de leur charge, sont pleins de componction mais la nappe est sale et il y a des miettes sur le plateau de cuivre, sous l'assiette. Leur hôte essaie de choisir un vin, il demande celui-ci, puis cet autre, aucun vin mentionné sur la carte n'est disponible, mais le maître d'hôtel leur laisse entendre que tout cela ne vaut rien, de toute façon, que ç'aurait été un mauvais choix, que lui va leur apporter une bouteille « spéciale ». Que dire ? Il leur faut bien boire cette piquette.

Les murs de l'hôtel Rachid sont épais. Ils n'ont absolument pas entendu les deux tirs de mortier tombés tout près de l'hôtel pendant qu'ils dînaient.